

Enfin il faut revenir sur le duo magistral Cassel/Lespert. On ne peut qu'être suffoqué par la transformation de l'élégant et fringant séducteur de la scène et de l'écran, sorte de Gene Kelly à la française, en cet athlète épais, cassé, mutilé, vieilli... et qui garde la forme. En face de lui on trouve le désormais imposant Jilil Lespert qui s'accomplit dans des rôles très physiques (on se souvient du footballeur d'*Un déran-*

gement considérable, de Bernard Stora, 1999, ou de l'haltérophile "anphétaminé" de *Vivre me tue*, de Jean-Pierre Sinapi, 2002), mais qui affectionne aussi les affrontements avec des comédiens chevronnés pour leur tenir tête avec brio. On n'est pas prêt d'oublier sa prestation en face de Michel Bouquet, stupéfiante résurrection de Mitterrand dans *Le promeneur du Champ de Mars* de Robert Guédiguian. ◀

En effet, la construction du film est chorale et Adrien, fils du réalisateur qui tient le rôle titre de Zim, et ses potes ont été largement associés au travail de Marc Jolivet et de son scénariste Simon Michael. D'où sans doute une liberté de ton qui surprend, notamment par la permanente "taquinerie sociale" criante de vérité et que le politiquement correct habituel prend soin d'éliminer ou de vilipender. C'est pourtant, outre le plaisir de la vanne, tout le contraire du marquage ethnique, de la stigmatisation, de la ségrégation. Tout le monde en prend pour son grade et les rires fusent.*

Zim, en abrégé parce qu'il a le nom imprononçable (Zimbiétrofsky !) d'un père polonais qui a disparu de la circulation. Lui restent une mère allumée (l'impayable Nathalie Richard) et surtout sa bande de copains black-blanc-beur : Cheb (Mhamed Arezki), Arthur (Yannick Nasso) et Safia (Naidra Ayadi). Il va en avoir besoin car il lui est arrivé un gros pépin. Un accident de scooter pour un refus de priorité. À défaut de fiches de paie attestant d'un emploi stable, il va écoper d'une peine de prison. L'engrenage est terrifiant : pour trouver un boulot, il faut une caisse. Pour conduire une voiture, il faut un permis... De quoi flipper. *"Vu comme t'es jonglé, c'est sûr qu'au placard, en deux jours tu vas faire la jeune fille"*. Alors le petit clan se mobilise et on imagine qu'au bout de tribulations inénarrables Zim sera sorti du pétrin. Qu'on ne s'y trompe pas ce film épatant est d'une grave légèreté,

Zim and co

Film français de Pierre Jolivet

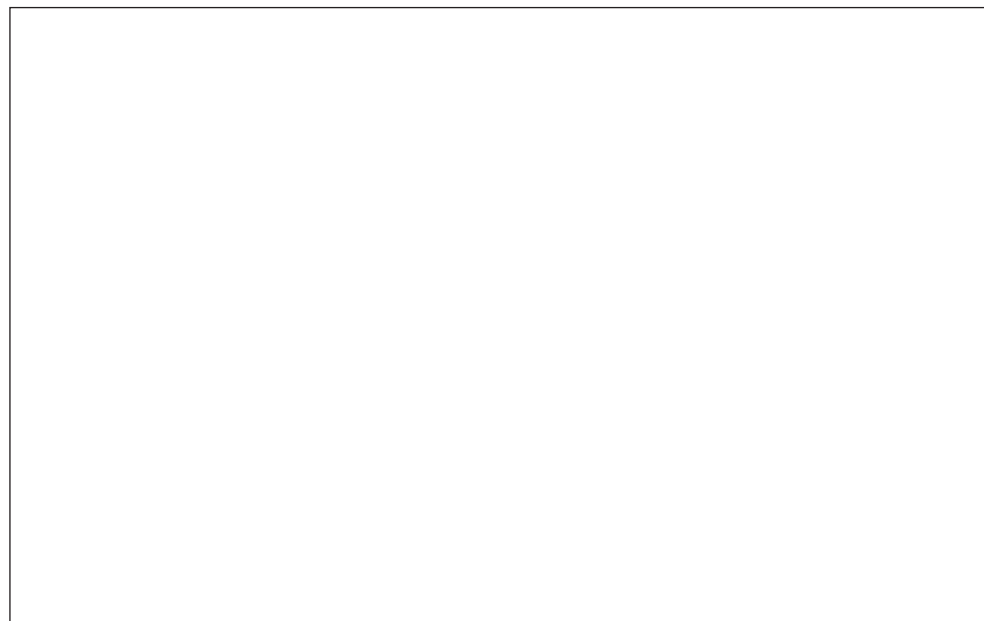
▶ Avec des fortunes diverses (et quelques banqueroutes), Pierre Jolivet poursuit ses incursions, tendres et ironiques, dans l'univers de ses contemporains. Comme *Fred* (1997), *Ma petite entreprise* (1999), *Filles uniques* (2003), *Zim and co* aborde la critique sociale sans fracas dogmatique et sans jamais se départir d'une décontraction et d'une sympathie à l'égard de ses héros et de

leur environnement. Même si leur conduite dérape parfois dans un contexte plein d'embûches.

Certes, nous sommes en banlieue, mais pas celle de *La haine* et du journal de 20 heures qui crame et fracture, pas davantage celle, édifiante et ultraminoritaire des "succes story" qui accaparent certains médias résolus à positiver. Nous sommes dans les 90 % du territoire et des populations restantes. Ceux qui vivent tant bien que mal et essaient, par des moyens pas toujours orthodoxes, de se faire une place dans une société embouteillée.

L'auteur avoue avoir puisé son inspiration dans sa propre expérience de jeunesse, quelque part entre Maison-Alfort et Alfortville, agglomérations plutôt paisibles. Tout cela actualisé, vivifié par l'appartenance de ses proches et de ses collaborateurs appartenant à d'autres générations.





servi par une réalisation souple : caméra à l'épaule, décors naturels, musiques alertes (de Sacha Sieff) et cette interprétation d'une justesse si stupéfiante qu'on la dirait saisie sur le vif de l'improvisation. On aurait pu penser que, distribué dans la torpeur de l'été, le film allait faire un malheur dans les salles fraîches et obscures. Il n'en fut rien. Zim et ses copains, leur

bagout roublard et leur déphasage naïf, ont raté leur rendez-vous avec le public et la critique. Il faut leur trouver une seconde chance. Ils la méritent. ◀

*Exemples : "Ça te dérange pas que je sois pas Rebeu ?
Tant que t'es pas Kabyle, c'est bon !"
"Et tu vas aller où ? En Inde, aux States ?
À Paris !
Ah, carrément ?"

l'élimination de Ali Hassan Al Majid, dit "Ali le chimique", dignitaire du régime plus particulièrement honni par les Kurdes qui lui imputent le gazage de milliers des leurs lors des bombardements d'Halabja.

Dans un Paris noyé de pluie, l'enthousiasme n'est pas tout à fait au rendez-vous parmi les exilés. L'un d'eux rappelle ce proverbe kurde "notre passé est triste, notre présent est tragique, heureusement nous n'avons pas d'avenir". Déjà les espoirs ont l'air de prendre l'eau. Pourtant le tyran est à terre, mais l'apparente victoire de la coalition, orchestrée par les Américains, et leur occupation du terrain, laisse un goût amer. "On aurait bien préféré être libérés par les Finlandais, les Suisses ou les Français..." mais on ne va pas faire la fine bouche, même si dès son titre le film exprime la perplexité quant

Kilomètre zéro

Film kurde de Hiner Saleem

▶ À travers ses premiers films : *Vive la mariée... et la libération du Kurdistan* (1997), *Passeurs de rêves* (1999), *Vodka lemon* (2003), Hinar Saleem, jeune réalisateur né au Kurdistan irakien, n'a jamais caché son "je". Chacune de ses œuvres, qui mêle le burlesque au

pathétique, revendique bien haut son appartenance. Son dernier film *Kilomètre zéro*, tout aussi tragique et truculent, se place encore davantage sous les feux de l'actualité. Printemps 2003, chute de Saddam Hussein précédant sa capture et